

// NATURALISME ET THEORIES DE L'ORIGINE DU LANGAGE //

THOMAS ROBERT
UNIVERSITE DE GENEVE

///

KEYWORDS : Origin of Language, Darwinism, Naturalism, Biologism, Sociologism.

MOTS CLEFS : Origine du langage, Darwinisme, Naturalisme, Biologisme, Sociologisme.

ABSTRACT : The question of the origin of language is becoming a purely biological thematics. The caricatural interpretation of the Darwinian theory is one of the main causes of such an approach. However, the English naturalist argues in favour of the independence of the social sciences through the deselection of natural selection. The question of the origin of language presents the particularity to link both natural sciences and social sciences. The conditions of emergence of language have to be explained biologically, through natural selection, while its development has to be explained sociologically, in the context of the deselection of natural selection. In other words, the Darwinian theory represents a solution to the problem of the origin of language avoiding both biologism and sociologism. Thanks to such an approach, an interdisciplinary dialogue can be developed between natural and social sciences, without threatening the independence of the latter.

RESUME : La question de l'origine du langage est en passe de devenir une thématique purement biologique. L'interprétation caricaturale de la théorie darwinienne est l'une des causes principales d'une telle approche. Cependant, le naturaliste anglais argumente en faveur de l'indépendance des sciences sociales à travers la désélection de la sélection naturelle. La question de l'origine du langage présente la particularité de lier sciences naturelles et sciences sociales. Les conditions d'émergence du langage doivent être expliquées biologiquement, à travers la sélection

naturelle, tandis que son développement doit être expliqué sociologiquement, dans le contexte de la désélection de la sélection naturelle. En d'autres mots, la théorie darwinienne représente une solution au problème de l'origine du langage évitant à la fois biologisme et sociologisme. Grâce à une telle approche, un dialogue interdisciplinaire peut se être ouvert entre les sciences naturelles et sociales, sans menacer l'indépendance de ces dernières.

1. Introduction

La question de l'origine du langage est en passe de quitter le domaine des sciences humaines au profit d'un réductionnisme biologique. En effet, le naturalisme prévalant dans le traitement de la question des origines par les sciences humaines, représentées par la linguistique ou la philosophie, ne peut que déboucher, à terme, sur une assimilation totale de ces dernières par les sciences naturelles. Le linguiste américain William Dwight Whitney peut, à ce titre, être considéré comme un précurseur de la critique du naturalisme dans le cadre du questionnement linguistique ultime, à savoir la résolution du pourquoi du langage. Le cas de Whitney est particulièrement intéressant puisque son effort pour donner une légitimité scientifique, indépendante des sciences naturelles, à la linguistique et à tout questionnement linguistique ne s'inscrit en aucun cas dans un projet sociologiste. Preuve en est son "alliance" avec le "clan" Darwin face au rationalisme de Friedrich Max Müller. Si Whitney n'a lu que superficiellement l'œuvre darwinienne et s'oppose au naturaliste anglais sur des points fondamentaux, les compromis qu'il concède afin de donner une légitimité scientifique, c'est-à-dire face au monde scientifique déjà emprunt de réductionnisme biologique, fait preuve d'une intuition qu'une lecture correcte de Darwin confirme, à savoir, que le co-découvreur de la théorie de l'évolution par sélection naturelle, si l'on nous permet cette réduction grossière de la théorie darwinienne, affirme une indépendance des sciences humaines à même de rendre compte des interrogations culturelles inaccessibles aux sciences naturelles. Bien évidemment, l'émergence de la culture reste explicable par l'évolutionnisme réductible à la biologie. Les questions culturelles sont donc, pour Darwin, du ressort de la biologie, quant à leurs conditions de possibilité, aussi bien que des sciences humaines, quant à leur développement. L'origine du langage, brièvement traitée par le naturaliste anglais dans *La descendance de l'homme*, doit donc être résolue par ce que Whitney appellerait une philosophie linguistique, dont l'approche ne doit ni être entachée de biologisme, ni de sociologisme. C'est l'importance de cette voie médiane que nous souhaitons défendre, ou plutôt exposer dans cette étude.

Afin de défendre cette perspective à la fois biologique et sociale, il nous paraît nécessaire de proposer une certaine lecture, non caricaturale, de la théorie darwinienne. En effet, c'est en retournant aux textes sur lesquels se fondent, traditionnellement, les partisans du réductionnisme biologique et en montrant l'ouverture, le champ laissé aux sciences humaines que nous pensons pouvoir légitimer l'intervention de la philosophie et de la linguistique, non totalement acquises au naturalisme, dans la question de l'origine du langage. Ainsi, il nous sera possible de mentionner les différents excès biologistes et sociologistes et de proposer une solution modérée alliant, sans aucun rapport de force, les efforts entrepris par les sciences naturelles et les sciences humaines.

2. Diachronie et synchronie dans la théorie de Darwin

La théorie darwinienne est souvent réduite à un ouvrage, *L'origine des espèces*, publié en 1859, et à une seule thèse, la descendance avec modification au moyen de la sélection naturelle. Or, ce syntagme contient une erreur d'interprétation de la pensée darwinienne que la seule lecture de l'ouvrage de 1859 ne saurait mettre en évidence. En effet, pour ce faire, il est nécessaire d'étudier les différentes strates de la pensée darwinienne accessibles non seulement à travers les ouvrages publiés du vivant du naturaliste anglais mais aussi par l'étude de ses cahiers dont l'analyse et l'édition ont permis aux chercheurs, depuis une trentaine d'années, de mieux comprendre la construction de la pensée et de l'œuvre de Darwin. Malheureusement, l'étude de ces cahiers s'est généralement concentrée sur ceux intitulés *Cahiers de transmutation*, laissant trop souvent de côté les considérations du naturaliste sur l'esprit, la morale et la métaphysique contenues, principalement, dans les cahiers *M* et *N*. De plus, la lecture et l'étude des *Cahiers de transmutation* ont souvent été entachées d'un a priori en faveur de la réduction de la théorie darwinienne à la sélection naturelle. C'est d'ailleurs la trop grande importance accordée à la sélection naturelle qui transparaît dans le résumé de la théorie de Darwin à la descendance avec modification par la sélection naturelle. Une lecture scrupuleuse de l'œuvre du naturaliste anglais doit conduire à la distinction de deux versants de sa théorie, l'un diachronique, l'autre synchronique.

Le versant diachronique de la théorie darwinienne correspond à la descendance avec modification, c'est-à-dire au transformisme allié à la communauté de descendance. La diachronie est développée bien avant le versant synchronique, dont la sélection naturelle est l'illustration la plus prégnante, de la théorie darwinienne. Développer en détail l'élaboration de la diachronie et de la synchronie darwiniennes dépasserait par trop le but de notre étude. Soulignons simplement que la primauté de la diachronie dans la pensée darwinienne détermine la primauté des variations sur la sélection, cette dernière n'étant en aucun cas une cause de la variabilité mais agissant comme directrice de l'évolution, sélectionnant les variations avantageuses et éliminant les variations désavantageuses dans le contexte de la lutte pour l'existence entre les organismes vivants. Ainsi la réduction de la théorie darwinienne à la descendance avec modification par la sélection naturelle est entachée de deux erreurs. Premièrement, elle limite l'évolution à l'action de la sélection naturelle. Deuxièmement, elle peut amener à une confusion de la diachronie et de la synchronie en conférant à la sélection naturelle le statut de cause de la variabilité. Ces deux erreurs, assimilation et confusion, sont commises par Darwin dans *L'origine des espèces*. Le but même de l'ouvrage de 1859 explique une telle stratégie argumentative. Darwin tente de proposer une théorie de l'évolution correspondant à l'idéal hypothético-déductif de la science victorienne et pouvant constituer une alternative, ou plutôt une opposition, à la théorie de la création indépendante des espèces, soutenue par le monde scientifique encore très attaché à la théologie naturelle. À ce titre, la sélection naturelle représente un mécanisme simple permettant d'unifier la théorie du naturaliste anglais et évitant à ce dernier de trop insister sur les apories de sa diachronie, i.e. sur les causes de la variabilité¹.

¹ Cette aporie ne sera jamais totalement dépassée par Darwin. Toutefois, une ébauche de solution transparaît dans l'hypothèse de la pangenèse. Soulignons également que le naturaliste anglais, dans *La*

L'argumentation de *L'origine des espèces*, à juste titre considérée comme l'œuvre majeure de Darwin, explique la lecture caricaturale de la théorie darwinienne, réduisant l'évolution à la sélection naturelle et assimilant la diachronie à la synchronie. Toutefois, la lecture de l'ensemble de l'œuvre de Darwin conduit à accepter une nouvelle importance à la diachronie, différente de celle acquise dans le premier transformisme darwinien et illustrant la perspective panchronique réellement caractéristique de l'ensemble de la pensée du naturaliste anglais. A ce titre, Darwin reconnaît lui-même le rôle trop important donné à la sélection naturelle dans *L'origine des espèces* :

On peut donc accorder, avec sûreté, aux résultats directs et indirects de la sélection naturelle, une extension très-grande bien que non définie ; mais, après avoir lu l'essai de Nägeli sur les plantes, et les remarques faites par divers auteurs sur les animaux, plus particulièrement celles récemment énoncées par le professeur Broca, j'admets que, dans les premières éditions de mon *Origine des Espèces*, j'ai probablement trop attribué à l'action de la sélection naturelle ou à la survivance du plus apte. J'ai donc modifié la cinquième édition de l'ouvrage de manière à limiter mes remarques aux changements apportés aux adaptations de structure². Je n'avais pas autrefois assez considéré l'existence de beaucoup de conformations qui, autant que nous en pouvons juger, ne sont ni avantageuses ni nuisibles, et c'est, je crois, l'une des omissions les plus graves qu'ont ait pu relever, jusqu'à présent, dans mon ouvrage. Qu'il me soit permis de dire comme excuse que j'avais en vue deux objets distincts ; le premier de montrer que l'espèce n'avait pas été créée séparément, et le second que la sélection naturelle avait été l'agent modificateur principal, bien que largement aidée par les effets des habitudes héréditaires, et un peu par l'action directe des conditions ambiantes. Je ne pus néanmoins m'affranchir de l'influence de mon ancienne croyance, alors généralement admise, à la création de chaque espèce dans un but spécial ; ce qui me conduisit à supposer tacitement que chaque détail de structure, les rudiments exceptés, devait avoir quelque utilité spéciale, bien que non reconnue. Avec cette idée dans l'esprit, on est naturellement entraîné à étendre trop loin l'action de la sélection naturelle dans les temps passés ou présents (Darwin, 1872 : 163-163).

Darwin, dans *La descendance de l'homme*, donne donc les clefs d'une lecture correcte, non caricaturale de son transformisme en limitant le rôle de la sélection naturelle. Cette dernière, dans le cadre de la lutte pour l'existence, ne peut que permettre aux variations avantageuses d'être transmises par hérédité tandis que les variations désavantageuses sont éliminées. Un champ est donc ouvert pour les mécanismes développés dans le versant diachronique de la théorie darwinienne : celui des variations n'entrant pas en compte dans le cadre de la lutte pour l'existence. En d'autres termes, les mécanismes diachroniques, bien qu'étant également à la base des variations relevant de la sélection naturelle, Darwin ne parvenant toutefois jamais à clairement expliquer les mécanismes de la variabilité, ont pour champ propre les variations non adaptatives. Ce champ de la diachronie que nous venons d'identifier entretient une relation complexe avec un principe issu de la diachronie mais ayant été

descendance de l'homme présente une théorie panchronique, alliant dès lors, sans assimilation et confusion, diachronie et synchronie.

² Dans la seconde édition de *La descendance de l'homme*, Darwin ajoute (nous traduisons) : "mais je suis convaincu, à la lumière de connaissances acquises ces dernières années, que de nombreuses structures qui apparaissent maintenant comme étant inutiles seront plus tard prouvées être utiles et entrerons dans le champ de la sélection naturelle" (Darwin, 2004 : 81). La sélection naturelle n'est donc en aucun cas délaissée par Darwin dans ses œuvres post-*Origine*.

modifié sous le prisme de la synchronie : l'hérédité des caractères acquis par habitude.

L'hérédité des caractères acquis par habitude est une thèse généralement associée à Lamarck. Le naturaliste français a souvent été réduit à ce mécanisme qui reste, pour lui, parfaitement mécanique et reductible à sa théorie unificatrice des fluides. Darwin, qui entretient une relation que nous pourrions qualifier de tumultueuse avec la théorie lamarckienne³, souscrit, dans un premier temps, à une définition très lamarckienne de l'hérédité des caractères acquis. En effet, Darwin affirme que les conditions d'existence peuvent influencer directement l'individu dans son action, ce qui conduit à une modification des habitudes de vie pouvant se traduire par une modification de l'organisation corporelle à travers le principe d'usage ou de défaut d'usage des parties. En d'autres termes, des circonstances changeantes demandent de nouvelles fonctions qui peuvent résulter en de nouvelles structures, par usage ou défaut d'usage, héréditaires. Si Darwin, au contraire de Lamarck, ne donne pas d'explication physiologique très précises, sa contribution à la théorie de l'hérédité des caractères acquis par habitude complète celle du naturaliste français en rendant compte du versant héréditaire par son hypothèse de la pangenèse. Cette dernière, élaborée dès les années 1840 mais publiée qu'en 1868 dans *De la variation des animaux et des plantes à l'état domestique*, constitue cependant le point faible, selon le naturaliste anglais lui-même, de la théorie darwinienne. Il est certain que le versant diachronique de la théorie de Darwin a beaucoup souffert du peu de considération qu'a obtenu la pangenèse. Nous jugeons, par notre point de vue historique, moins durement cette hypothèse qui permet à Darwin de proposer une explication rationnelle, bien que fautive scientifiquement, c'est-à-dire factuellement, de la variabilité. Exposée le plus brièvement possible, l'hypothèse de la pangenèse stipule que toute partie de l'organisme génère des gemmules, i.e. des éléments reproducteurs, s'associant dans les organes reproducteurs. Toute modification d'un organe résulte en une modification des gemmules générées. Une abondance de gemmules d'un certain type permet donc, par une simple loi quantitative, l'hérédité du caractère correspondant. Ainsi, si les conditions d'existence provoquent la transformation, à travers la fonction et donc l'usage ou le défaut d'usage, de la structure d'un individu, l'émission d'un nombre de gemmules suffisant permet l'hérédité des caractères acquis par habitude et donc la transmission de la nouvelle structure à la descendance de cet individu.

La froideur réservée à l'accueil de l'hypothèse de la pangenèse confirme le peu de confiance que lui prêtait Darwin. Ce manque de confiance envers l'hypothèse de la pangenèse est symptomatique de la défiance de Darwin face à sa propre théorie diachronique. En effet, l'inadéquation entre l'influence des conditions d'existence et la structure des espèces constatée dans le cadre de la distribution géographique convainc Darwin de la nécessité d'un principe rendant compte de la descendance avec modification dans un contexte synchronique. Ce principe unificateur est bien

³ Darwin critique souvent Lamarck et nie toute influence du naturaliste français sur sa propre théorie, bien que ce dernier apparaisse tant dans ses œuvres publiées que dans ses écrits personnels. Deux interprétations sont possibles : soit Darwin fait preuve d'une certaine malhonnêteté, tant sa première théorie de l'hérédité des caractères acquis est proche de celle du naturaliste français ; soit Darwin est sincère dans sa critique de Lamarck, résultant d'une erreur grossière, et pourtant encore assez répandue chez les chercheurs anglo-saxons, dans la lecture de la *Philosophie zoologique*, à savoir l'intégration de la volonté dans le mécanisme d'hérédité des caractères acquis par habitude. Non seulement Lamarck n'introduit la volonté qu'au niveau des espèces supérieures, mais, de plus, cette dernière est un processus parfaitement mécanique et déterminé.

entendu, nous l'avons déjà souligné, la sélection naturelle. Or, l'hérédité des caractères acquis par habitude, d'abord entendue de manière purement diachronique, constitue toujours, après ce que nous pourrions appeler la conversion synchronique du transformisme darwinien, une opposition, ou plutôt une alternative à la sélection naturelle. En effet, notamment dans le cadre de la discussion sur l'instinct, l'hérédité des caractères acquis par habitude, entendue cette fois de manière synchronique puisque les habitudes ne sont plus de simples réactions passives aux circonstances inorganiques mais des réactions actives dans le cadre de la lutte pour l'existence, face au milieu tout comme aux autres êtres organiques actifs, est une possibilité de rendre compte du comportement, possibilité toutefois effacée devant le sélectionnisme du naturaliste anglais dans *L'origine des espèces*. Or, c'est ce jeu entre diachronie et synchronie, marqué par la transformation de la théorie de l'hérédité des caractères acquis par habitude, et particulièrement la reconnaissance d'un champ propre à celle-là, ou du moins aux mécanismes en étant issus, qui illustre la véritable portée, pour les sciences humaines, de la théorie darwinienne.

3. Le champ des sciences humaines dans la théorie darwinienne

L'importance qu'a joué et que joue encore, moyennant certaines modifications, la pensée darwinienne dans les sciences naturelles est indéniable. Cependant, la lecture caricaturale, qui représente la lecture traditionnelle de Darwin, empêche la mise en lumière de toute l'ampleur de la pensée du naturaliste anglais. En effet, c'est l'ouverture du champ des sciences humaines qui est niée par la lecture biologiste de Darwin. La reconnaissance d'une telle dimension dans la théorie darwinienne pourrait permettre d'ouvrir une collaboration, sans rapport de force, entre sciences naturelles et sciences humaines, évitant les pièges du biologisme et du sociologisme. La question de l'origine du langage, symptomatique, dans son traitement au fil des siècles, d'une interrogation philosophique à la recherche d'un gène du langage, d'une tendance au réductionnisme biologique, pourrait servir de paradigme, non seulement par son importance cardinale dans le hiatus entre humanité et animalité mais également parce que cette question a engendré des théories se situant aux extrêmes (biologisme et sociologisme) et des théories plus modérées pouvant servir de modèles à ce dialogue entre sciences naturelles et sciences sociales. C'est dans cette optique que nous allons exposer l'ouverture du champ des sciences humaines dans la théorie darwinienne avant de traiter plus précisément des différentes thèses de l'origine du langage et surtout de l'intérêt que pourrait représenter ce que nous pourrions appeler un naturalisme modéré.

L'ouverture du champ des sciences humaines dans la théorie darwinienne est constatable à la lecture de *La descendance de l'homme*. Cet ouvrage représente l'extension de la pensée darwinienne à la question de l'humanité, question longtemps évitée par le naturaliste anglais dans ses œuvres publiées mais qui a toujours été présente dans ses réflexions privées, tel que le prouve la lecture de ses cahiers, qu'ils concernent son transformisme ou ses interrogations métaphysiques et psychologiques. Nous l'avons souligné, Darwin reconnaît, dans *La descendance de l'homme*, que la sélection naturelle, qui constitue le principe unificateur de son transformisme, n'est en aucun le seul mécanisme de l'évolution. Son action est restreinte à la sélection des variations avantageuses et à l'élimination des variations désavantageuses dans le cadre de la lutte pour l'existence. Nous avons ainsi identifié un champ de la diachronie, ou plutôt des mécanismes issus de cette dernière, qui entretient toutefois une relation certaine avec

la synchronie, dans une perspective panchronique, par la modification de la théorie de l'hérédité des caractères acquis par habitude, et plus précisément par la modification de la définition de l'habitude. En effet, l'habitude n'est plus physique, n'est plus une simple réaction passive aux circonstances, mais devient mentale, est le résultat d'un acte d'intelligence dans le contexte de la lutte pour l'existence. Or, si les habitudes mentales peuvent s' "instinctiver" et être soumises à la sélection naturelle, bien que Darwin réduise cette possibilité, symptomatique de la panchronie, dans *L'origine des espèces*, l'intérêt de ces dernières, dans notre perspective, apparaît avant tout dans le cadre de la société, ou du moins dans l'interaction communautaire, que nous cantonnerons ici à l'homme.

La société est issue des instincts sociaux acquis par sélection naturelle. Couplés à la sélection naturelle des facultés mentales, les instincts sociaux permettent, dans les sociétés humaines, le détachement de la sélection naturelle à travers l'émergence de la moralité :

En effet, *premièrement*, les instincts sociaux poussent l'animal à trouver du plaisir dans la société de ses camarades, à éprouver une certaine sympathie pour eux, et à leur rendre divers services. Ceux-ci peuvent être d'une nature définie et évidemment instinctive ; ou n'être qu'une disposition ou désir de les aider d'une manière générale, comme cela a lieu chez les animaux sociables supérieurs. Ces sentiments et services ne s'étendent nullement à tous les individus de la même espèce, mais seulement à ceux de la même association. *Secondement*, une fois les facultés intellectuelles hautement développées, le cerveau de chaque individu est constamment parcouru par les images de toutes les actions et causes passées, et ce sentiment de dissatisfaction qui résulte invariablement d'un instinct auquel il n'a pas été satisfait, ainsi que nous le verrons plus loin, s'élèverait aussi souvent que l'instinct social actuel et persistant aurait cédé à quelque autre instinct, plus puissant sur le moment, mais ni permanent par sa nature, ni susceptible de laisser une impression bien vive. Il est évident qu'un grand nombre des désirs instinctifs, tels que celui de la faim, sont par leur nature de courte durée, et, après avoir été satisfaits, ne peuvent être ravivés ni à volonté ni avec force. *Troisièmement*, la faculté du langage une fois acquise, et les désirs des membres d'une même association pouvant être distinctement exprimés, c'est l'opinion commune, sur le mode suivant lequel chaque membre doit concourir au bien public, qui deviendrait naturellement le principal guide d'action. Mais les instincts sociaux donneraient encore l'impulsion d'actes servant au bien de la communauté, laquelle serait encore fortifiée, dirigée et souvent déviée par l'opinion publique, dont la puissance repose, comme nous allons le voir, sur la sympathie instinctive. *Enfin* l'habitude chez l'individu prendrait définitivement une part importante à la direction de la conduite de chaque membre, car les impulsions et instincts sociaux, comme tous les autres instincts, se fortifieraient beaucoup par l'habitude, ainsi que l'obéissance aux désirs et aux jugements de la communauté (Darwin, 1872 : 75-76).

Le détachement de la sélection naturelle est plus que la simple reconnaissance d'autres principes évolutifs. En effet, il faut entendre, par cette expression, contradiction de la sélection naturelle. Or, ce détachement se fait de manière parfaitement naturelle. Le développement des facultés mentales amène à une véritable comparaison des instincts privilégiant, jusqu'à outrance, les instincts sociaux et fondant ainsi la moralité. Les faibles sont protégés et sont alors amenés à propager leurs tares. Dès l'émergence de la moralité, le champ des sciences humaines est ouvert, indépendamment des considérations sélectives qui ne sauraient rendre compte du développement de ces dernières. La sélection naturelle, dans son rapport avec la culture, s'arrête aux conditions d'apparition de cette dernière. Le détachement est parachevé avec l'émergence du langage, outil de la moralité, par l'expression de la

louange ou du blâme, dont le développement n'est en aucun cas adaptatif. Une limitation du naturalisme apparaît donc au sein même de la théorie darwinienne. Les sciences naturelles ne peuvent rendre compte que des conditions de possibilité des phénomènes culturels qui ne sont que corrélatifs aux adaptations. A ce titre, nous avons utilisé le terme "sciences humaines", notre propos se cantonnant à l'humanité. Toutefois, il serait peut-être plus juste de parler, dans le respect de l'ensemble de la théorie darwinienne, de "sciences sociales". Darwin, de par son souci d'argumenter en faveur du transformisme, cherche à tout prix à éviter tout *saltus* entre animalité et humanité. Seul un *hiatus* peut rendre compte des différences indéniables entre l'homme et l'animal. Ainsi, le détachement de la sélection naturelle, s'il est particulièrement prégnant, parfaitement accompli dans l'accès à la moralité, stigmatisant le propre (temporaire) de l'homme, est également constatable au sein même des espèces animales, notamment à travers le principe de sélection sexuelle ou encore dans le cadre de l'expression des émotions. Les habitudes, et non plus les variations spontanées, jouent ici un rôle prépondérant, tout comme dans la diffusion de la moralité dans le cadre des sociétés humaines. Darwin présente une théorie gradualiste permettant certes de rendre compte de l'émergence de la culture par des considérations biologiques, mais ouvrant un champ indépendant, de part la possibilité donnée à la culture de contredire la nature, auquel devraient se consacrer les sciences humaines/sociales, sans toutefois oublier les fondements biologiques de leur sujet d'étude, la sélection naturelle conservant toujours un certain pouvoir et limitant les possibilités de l'artificialité. Les fondements biologiques sont d'autant plus importants pour les sciences humaines/sociales de par la nécessité d'étudier une animalité valorisée pour comprendre une humanité dont l'origine est ramenée au niveau inférieur de l'arbre de la vie⁴.

4. Darwinisme et origine du langage

Le détour historico-théorique que nous venons d'entreprendre permet de comprendre l'attitude, actuelle ou non, dite "darwinienne" face au problème de l'origine du langage. Une telle perspective se base sur l'acception caricaturale de la théorie du naturaliste anglais. En d'autres termes, l'explication darwiniste, plus que darwinienne, de l'origine du langage est un naturalisme extrême, un réductionnisme biologique. Le langage est considéré comme une variation adaptative relevant de la sélection naturelle. Or, nous l'avons vu, le langage apparaît, dans *La descendance de l'homme*, non seulement dans le cadre du développement des facultés mentales mais également dans celui de l'accès à la moralité, par la possibilité d'expression de la louange et du blâme. Le langage doit donc être considéré, au-delà de sa possibilité d'émergence, comme indépendant de la sélection naturelle. A ce titre, les quelques pages consacrées au langage dans *La descendance de l'homme* présentent une synthèse exceptionnelle des théories contemporaines à Darwin de l'origine du langage. Elles permettent également de constater la voie médiane que nous proposons et qui confirme l'intuition de Whitney dans son association avec le "clan" Darwin. En effet, puisque Darwin ne reconduit pas la question du langage à la sélection naturelle et qu'il serait parfaitement erroné de lui attribuer une théorie sociologiste, une conciliation entre sciences naturelles et sciences humaines semble être la seule

⁴ Rappelons ici la très judicieuse formule de Durant qui affirme (nous traduisons) que "le programme de Darwin comporte une ascendance de la nature dans la descendance de l'homme" (J.R. Durant in Kohn (éd.), 1985 : 302).

solution. En définitive, une étude de la théorie darwinienne de l'origine du langage permet de soulever les écueils importants du sociologisme et du biologisme.

Toute théorie de l'origine du langage se doit bien évidemment de définir son acception du terme "langage". La théorie darwinienne ne déroge pas à la règle et mentionne la distinction nécessaire entre langage naturel et langage conventionnel. Le langage naturel comprend toute instance de communication instinctive et peut être, à ce titre, reconduit à la sélection naturelle. En revanche, le langage conventionnel, attribué uniquement à l'homme et comprenant toute instance de langage articulé, est considéré comme artificiel par le naturaliste anglais et ne saurait donc être totalement reconduit à la sélection naturelle :

Un des fondateurs de la noble science de la philologie, Horne Tooke, remarque que le langage est un art, comme le brassage ou la boulangerie ; mais l'écriture aurait été un terme de comparaison bien plus convenable. Ce n'est certainement pas un véritable instinct, car tout langage doit être appris. Il diffère toutefois beaucoup de tous les arts ordinaires, car l'homme a une tendance instinctive à parler, comme nous le montre le babillage des jeunes enfants ; mais aucun d'eux n'a de tendance instinctive à brasser, faire le pain ou écrire. De plus aucun philologue ne supposera actuellement qu'un langage ait été inventé de propos délibéré ; chacun s'étant lentement et d'une manière inconsciente développé pas à pas (Darwin, 1872 : 57).

Le statut du langage est double, à la fois naturel et culturel. Il est, à l'instar de la description qu'en donne Whitney, une institution naturelle. Le côté institutionnel du langage est évidemment celui qui le différencie du langage naturel, à savoir l'impossibilité de le reconduire à l'instinct, ce qui fait de lui une création artificielle. Toutefois, cette création artificielle répond à un besoin instinctif et se développe à partir de l'expression instinctive de ce besoin, à savoir le langage naturel. En effet, Darwin souscrit à la théorie de l'origine imitative du langage, regroupant à la fois la théorie onomatopéique et la théorie des interjections⁵. Or, l'imitation peut être instinctive et l'émission des cris inarticulés l'est sans aucun doute. C'est le contexte de développement du langage qui ancre ce dernier hors du champ de la sélection naturelle et des pures sciences naturelles :

En ce qui regarde l'origine du langage articulé, après avoir lu, d'une part, les ouvrages fort intéressants de M. Hensleigh Wedgwood, le Rév. F. Farrar, et les professeur Schleicher, et, d'autres part, les célèbres lectures de Max Müller, je ne puis douter que le langage ne doive son origine à l'imitation et à la modification, aidées des signes et gestes, de divers sons naturels, des voix d'autres animaux, et des cris instinctifs de l'homme lui-même. Nous verrons, lorsque nous traiterons de la sélection sexuelle, que les hommes primitifs, ou plutôt quelque antique ancêtre de l'homme, a probablement usé largement de sa voix, comme le fait encore aujourd'hui un singe du genre Gibbon, pour émettre de véritables cadences musicales, soit chanter. Nous pouvons conclure d'analogies très-généralement répandues que cette faculté a été spécialement exercée pendant l'époque où les sexes se recherchent, pour exprimer les diverses émotions de l'amour, la jalousie, le

⁵ Rappelons que trois théories majeures de l'origine du langage sont avancées dans les débats linguistiques du XIX^{ème} siècle, à savoir la théorie onomatopéique, la théorie des interjections et la théorie de la résonnance. La première affirme que les signes conventionnels se sont formés par imitation des sons de l'extériorité. La seconde que les signes conventionnels se sont calqués sur les interjections pour développer une première langue du sentir. La dernière affirme que l'extériorité provoque l'émission de signes reflétant des concepts innés sur lesquels les signes conventionnels peuvent se construire. Les deux premières théories s'opposent généralement à la dernière, soutenue par le seul F.M. Müller.

trionphe, ou défier les rivaux. L'imitation des cris musicaux par des sons articulés a pu être l'origine de mots exprimant diverses émotions complexes. Nous devons attirer l'attention ici, comme se rattachant au sujet de l'imitation, sur la forte tendance que présentent les formes les plus voisines de l'homme, les singes, les idiots microcéphales, et les races barbares de l'humanité, à imiter tout ce qu'ils entendent. Les singes, comprenant certainement beaucoup de ce que l'homme leur dit, et, dans l'état de nature, pouvant pousser des cris signalant un danger pour leurs camarades, il ne semble pas bien incroyable que quelque animal simien plus sage ait eu l'idée d'imiter le hurlement d'un animal féroce pour avertir ses semblables du genre de danger qui les menace. Il y aurait, dans un fait de cette nature, un premier pas vers la formation d'un langage (Darwin, 1872 : 59).

Deux niveaux argumentatifs se croisent ici, montrant l'importance de garder clairement à l'esprit le sens de la question de l'origine du langage. En effet, les considérations sur l'imitation relèvent des conditions de possibilité de l'apparition du langage conventionnel, entendu comme composante de l'accès à la moralité. Ces considérations sont dans le champ de la sélection naturelle, tout comme celles sur les instincts sociaux auxquelles elles sont liées. En revanche, les considérations sur les fondements émotionnels du langage relèvent de la sélection sexuelle qui illustre, nous l'avons souligné, le détachement de la sélection naturelle dès l'animalité. Deux arguments supplémentaires, énoncés par Darwin lors de l'exposition de sa théorie de l'origine du langage, confirment notre interprétation. Premièrement, le développement physiologique du langage relève de l'hérédité des caractères acquis par habitude, théorie que nous avons vue être opposée à celle de la sélection naturelle, ou du moins ne pas correspondre au schéma classique de la sélection de variations spontanées. Deuxièmement, la relation entre langage et cerveau montre une interdépendance de l'un sur l'autre dont le résultat est un développement de la rationalité, outil du détachement de la sélection naturelle, par l'importance qu'elle joue dans l'accès à la moralité, dans le cadre de la société. En effet, les développements de l'intelligence strictement adaptatifs sont pré-langagiers, comme le confirme, notamment, l'attribution de l'abstraction dès l'animalité. En définitive, la lecture non caricaturale de la théorie darwinienne pousse à reconnaître le langage comme institution naturelle dont la naturalité se cantonne à la possibilité d'émergence d'un langage articulé nécessairement artificiel dès son apparition.

Conformément à la lecture non caricaturale que nous avons faite de Darwin, la question du langage s'inscrit dans une perspective qui n'est en aucun cas purement biologique. Toute considération concernant la communauté, particulièrement dans le cas de la communauté humaine, ne peut être cantonnée, au-delà de son émergence, aux considérations relevant du principe unificateur qu'est la sélection naturelle. Bien entendu, ne pas relever de la sélection naturelle ne signifie pas ne pas relever du biologique. L'importance du biologique n'est, à ce titre, jamais niée. Toutefois, le détachement de la sélection naturelle doit être entendue comme une maîtrise gagnée de l'intelligence sur la matérialité. Il ne faut en aucun cas faire de Darwin un partisan de l'âme ou de toute autre substance distincte du corps. L'intelligence est reconductible à la matérialité, et plus précisément au cerveau. Cependant, la reconnaissance de la plasticité du cerveau permet le développement de ce que nous pourrions appeler une matérialité secondaire, c'est-à-dire d'une possibilité d'action de la matérialité (unifiée dans la conscience individuelle) sur la matérialité. C'est dans cet éloignement du mécanisme matériel, dont l'instinct est le paradigme, que se développent la culture et le champ des sciences humaines. La question du langage,

ainsi que le jeu entre l'approche biologiste et l'approche sociologiste, doivent être pensés dans cet intervalle entre détermination biologique et développement culturel.

5. Biologisme, sociologisme et origine du langage

Deux réponses possibles à la théorie darwinienne s'opposent l'une à l'autre sur la question de l'origine du langage, à savoir le biologisme et le sociologisme. Si le biologisme se veut en accord avec le darwinisme, le sociologisme se pose plutôt en opposition aux théories du naturaliste anglais. Toutefois, notre étude le montre bien, ces deux réponses ne correspondent en aucun cas à la solution privilégiée par Darwin.

Le biologisme, dans l'approche contemporaine de Darwin la plus extrême, est représenté par la théorie de August Schleicher. Le langage y est défini comme étant un organisme et pouvant être considéré comme un quatrième règne de la nature. Plus généralement, toute approche considérant le langage comme étant une adaptation, et donc relevant de la sélection naturelle, doit être considérée comme biologiste. Nous ne souhaitons en aucun cas nier l'importance et l'intérêt d'une telle perspective. Nous souscrivons d'ailleurs à l'approche biologiste en ce qui concerne la base de la communication animale. Il semble, comme le relève Darwin lui-même, que la communication, dans le cadre de proto-sociétés, présente un avantage adaptatif donnant aux individus de la communauté de meilleures chances de survie. Les cris d'alerte illustrent parfaitement cette affirmation. De plus, nous ne nions pas la possibilité de prouver, à l'avenir, une extension de la théorie biologiste au langage conventionnel. Cependant, nous soulignons que cette perspective est contraire à la théorie darwinienne non réduite à *L'origine des espèces*. Ainsi, la légitimité dont jouit encore la théorie du naturaliste anglais au sein des sciences naturelles permet de légitimer l'intervention des sciences humaines dans le cadre de la question de l'origine du langage. Or, l'abandon du réductionnisme biologique signifie l'abandon du caractère adaptatif du langage conventionnel. Toute forme de langage articulé ne doit donc plus être considérée comme donnant un avantage à l'individu le possédant par développement de son intelligence. Le langage s'affirme comme outil moral, par la possibilité d'expression de la louange et du blâme. Le versant narratif du langage, comme garant de la moralité non seulement à travers l'expression de l'opinion de la communauté mais également par les récits exposant les tabous, prend alors toute son importance.

Le sociologisme est incompatible avec toute interprétation de la théorie darwinienne. Plus qu'une opposition aux thèses du naturaliste anglais, le sociologisme s'inscrit dans une absence de considération de ces dernières. Ainsi, le sociologisme est peu enclin à considérer l'évolution. A ce titre, deux exemples paradigmatiques peuvent être énoncés, à savoir l'interdit de la Société Linguistique de Paris de 1866 et la linguistique saussurienne. L'interdit de la Société Linguistique de Paris de 1866, qui stipule le bannissement de la question de l'origine du langage, tout comme la linguistique saussurienne marquent l'affirmation d'une double impossibilité pour les sciences humaines, et plus particulièrement pour la linguistique, face à la question des origines, i.e. une impossibilité essentielle et une impossibilité théorique⁶. L'impossibilité essentielle constitue tout simplement une impossibilité de domaine, les sciences humaines ne devant s'occuper du langage que

⁶ Voir à ce titre, Robert, 2010 : 147-156.

comme fait humain déjà constitué. L'impossibilité théorique reconnaît, quant à elle, l'impuissance de la linguistique face à la question des origines. Le cas de la théorie saussurienne est particulièrement intéressant puisque l'impossibilité théorique est issue de la définition même du signe linguistique dont le principe fondamental est l'arbitraire absolu nécessitant son intégration dans un système complet afin de déterminer sa valeur et sa signification. En définitive, le sociologisme s'inscrit dans une perspective non pas anhistorique mais non évolutive.

Si biologisme et sociologisme ne correspondent pas à la théorie darwinienne, une voie médiane, déjà largement évoquée au cours de cette étude, est la seule possibilité de rester en accord avec la théorie exposée dans *La descendance de l'homme*. Les considérations biologiques sont cantonnées aux conditions d'apparition du langage conventionnel. Les bases de ce dernier se développent sur les avantages adaptatifs sélectionnés du langage naturel. Les considérations sociales permettent de rendre compte du langage articulé comme outil d'accès à la moralité et de comprendre son développement. Bien évidemment, les considérations biologiques restent toujours sous-jacentes. Whitney, malgré un scepticisme certain face au darwinisme et une conviction jamais abandonnée de l'irréductibilité de l'esprit, et plus particulièrement de la volonté, aux sciences naturelles, fait preuve d'une intuition exceptionnelle dans son alliance avec Darwin, par l'entremise du cousin du naturaliste anglais, Hensleigh Wedgwood, contre le rationalisme de F.M. Müller. Il propose lui-même une théorie très proche de celle exposée dans *La descendance de l'homme*, permettant de concilier arbitraire du signe et évolutionnisme. En effet, en introduisant un arbitraire relatif du signe linguistique aux origines du langage, c'est-à-dire un arbitraire se basant sur le langage naturel, par l'entremise de l'imitation, une véritable théorie gradualiste du langage est rendue possible. Tout comme un détachement de la matérialité est rendu possible à partir de la matérialité, par la plasticité du cerveau et le développement de l'intelligence, un accès à l'arbitraire absolu est gagné par l'arbitraire relatif. Toute tension entre sciences naturelles et sciences humaines est évitée par une définition et une reconnaissance précise du rôle de chacune.

6. Conclusion

L'intérêt d'une étude historico-théorique de la théorie darwinienne, ici dans le cadre de la question de l'origine du langage, est double. Premièrement, elle permet de comprendre l'orientation biologiste, aussi bien contemporaine à Darwin qu'actuelle, tout en mettant en lumière l'erreur d'interprétation sur laquelle elle se base, pour autant qu'une telle perspective prétende relever de la théorie darwinienne. Deuxièmement, elle permet de proposer une alternative, non seulement au biologisme, mais également au sociologisme, mettant en place un véritable dialogue interdisciplinaire respectant l'indépendance et la légitimité de chaque discipline.

Nous avons conscience que se baser sur une perspective historique afin de prôner une orientation théorique et pratique dans des considérations actuelles peut soulever de nombreuses objections. Il est certain que la biologie darwinienne est dépassée sur de nombreux points et qu'il serait parfaitement inapproprié, par exemple, de prôner un retour à la théorie de l'hérédité des caractères acquis par habitude ou encore de nier l'existence des gènes. Toutefois, le philosophe n'est pas, ou alors très rarement, biologiste. La philosophie, tout comme la linguistique, sont des sciences humaines. Il est alors important de se poser la question du rôle qu'ont à jouer ces dernières sur

des problématiques dont elles se sont toujours occupées mais qui ont été récupérées par les sciences naturelles, parfois sur une erreur d'interprétation, comme le montre la question traitée dans cette étude. Nous sommes d'avis que les sciences humaines doivent absolument tenir compte des progrès et découvertes faites par les sciences naturelles. Toutefois, nous affirmons que les considérations relevant des sciences humaines peuvent être indépendantes de celles relevant des sciences naturelles. Le champ des sciences humaines n'est pas en sursis. Il serait parfaitement erroné de considérer les considérations relevant des sciences humaines comme se réduisant inexorablement devant l'avancée des sciences naturelles. Le rôle des sciences humaines n'est pas de contredire les sciences naturelles afin de préserver leur indépendance, mais de proposer des explications rationnelles aux problématiques dont elles s'occupent. Ces explications rationnelles ne doivent pas être réduites à l'acception restreinte de "factuelles" et donc relevant des sciences naturelles. La question de l'origine du langage, dans le cadre de la théorie darwinienne est, à ce titre, un exemple particulièrement intéressant. En effet, en suivant l'exemple du naturaliste anglais, philosophes et linguistes, entre autres, peuvent se baser sur les découvertes des sciences naturelles tout en affirmant l'indépendance de leurs considérations. C'est en ce sens que nous argumentons donc en faveur d'un naturalisme modéré, non réductionniste.

//REFERENCES//

- ALTER, S.G. *Darwinism and the Linguistic Image*. Baltimore: The John Hopkins University Press, 1999.
- . *William Dwight Whitney and the Science of Language*. Baltimore: The John Hopkins University Press, 2005.
- AUROUX, S. *La question de l'origine des langues*. Paris: Presses Universitaires de France, 2007.
- BARRET, P. H. ; GAUTREY, P. J. ; HERBERT, S. ; KOHN, D. ; SMITH, S. *Charles Darwin's Notebooks 1836-1844*. Cambridge: Cambridge University Press, 2008.
- BELL, C. *The Anatomy and Philosophy of Expression as Connected with the Fine Arts*. Londres: H.G. Bohn, 1865.
- CORSI, P. *Lamarck : Genèse et enjeux du transformisme*. Paris: CNRS Editions, 2001.
- . (ed.), *Lamarck, philosophe de la nature*. Paris: Presses Universitaires de France, Paris 2006.
- DARWIN, C. *L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle ou la préservation des races favorisées dans la lutte pour la vie*. Paris: GF Flammarion, 1992.
- . *De la variation des animaux et des plantes sous l'action de la domestication*. Paris: C. Reinwald, 1868.
- . *The Descent of Man*, Londres: Penguin Classics, 2004.
- . *La descendance de l'homme et la sélection sexuelle*. Paris: C. Reinwald, 1872.
- . *L'expression des émotions chez l'homme et les animaux*. Paris: Rivages poche Petite Bibliothèque, 2001.
- . *L'instinct*. Paris: L'Esprit du Temps, 2009.
- DELSOL, M. *L'hérédité des caractères acquis*. Paris: Presses Universitaires de France, 1998.
- FARRAR, F.W. *An Essay on the Origin of Language : Based on Modern Researches, and Especially on the Works of M. Renan*. Londres: John Murray, 1860.

- FARRAR, F.W. *Chapters on Language*. Longmans. Londres: Green, and Co., 1873.
- GRATIOLET, P. *De la physionomie et des mouvements d'expressions*. Paris : J. Hetzel.
- GRUBER, H. E. *Darwin on Man : A Psychological Study of Scientific Creativity*. Londres : Wildwood House, 1974.
- HODGE, J. ; RADICK, G. (ed.), *The Cambridge Companion to Darwin*. Cambridge : Cambridge University Press, 2009.
- . “Darwin’s Argument in the Origin”. *Philosophy of Science*. Vol. 59, No. 3, 1992, pp. 461-464.
- KOHN, D. (ed.), *The Darwinian Heritage*. Princeton: Princeton University Press, 1985.
- LAMARCK, J. B. (de), *Philosophie zoologique*. Paris: GF Flammarion, 1994.
- . (de), *Système analytique des connaissances de l’homme restreintes à celles qui proviennent directement ou indirectement de l’observation*. Paris: J.B. Baillière, 1830.
- LAVATER, J. K. *La physiognomonie ou l’art de connaître les hommes d’après les traits de leur physionomie, leurs rapports avec les divers animaux, leurs penchans, etc., etc..* Paris: Librairie Française et Etrangère, 1841.
- LEMOINE, A. *De la physionomie et de la parole*. Paris: Germer Baillière, 1865.
- MÜLLER, F. M. *Lectures on the Science of Language*. Londres: Longmans, Green, and Co., 1861.
- RENAN, E. *De l’origine du langage*. Paris: Michel Lévy frères, 1859.
- RICHARDS, R. J. *Darwin and the Emergence of Evolutionary Theories of Mind and Behavior*. Chicago: The University of Chicago Press, 1987.
- . “Darwin’s Romantic Biology : The Foundation of His Evolutionary Ethics”. MAIENSCHIN, J. ; RUSE, M. (ed.), *Biology and the Foundation of Ethics*. Cambridge: Cambridge University Press, 1999.
- ROBERT, T. “Saussure et l’origine du langage : un interdit à dépasser par la philosophie linguistique”. *Rivista Italiana di Filosofia del Linguaggio*, n°3, 2010, pp. 147-156.
- RUSE, M. *The Darwinian Revolution*. Chicago: The University of Chicago Press, 1979.
- SAUSSURE, F. (de) *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot, 2005.
- SCHLEICHER, A. *Die Darwinsche Theorie und die Sprachwissenschaft*. Weimar: Böhlau, 1863.
- SLOAN, P. R. “The Sense of Sublimity” : Darwin on Nature and Divinity”. *Osiris*. 2nd Series, Vol. 16, *Science in Theistic Contexts: Cognitive Dimensions*. 2001, pp. 251-269.
- TORT, P. *Darwin et le darwinisme*. Paris: Presses Universitaires de France, 1997.
- WEDGWOOD, H. *On the Origin of Language*. Londres: N. Trübner and Co., 1866.
- WHITNEY, W. D. *Language and the Study of Language*. Londres: N. Trübner and Co., 1870.
- . “Darwinism and Language”. *North America Review*, juillet 1874, pp. 61-88.
- . *The Life and Growth of Language*. Londres: Henry S. King and Co., 1875.
- . *Oriental and Linguistic Studies*. New York: Charles Scribner’s sons, 1898.